peine de texte lâche); les morceaux d'apparat, les discours, les tableaux sont rendus avec soin et donnent bien le ton de cette espèce de vie romancée qui a tant séduit les imaginations.

Ce qu'on pouvait demander de plus utile au traducteur, pour un texte qui semble fait exprès à l'usage des classes élémentaires, était de donner le modèle d'un bon exercice de version. On ne peut nier qu'il y ait réussi.

J. MAROUZEAU.

Histoire littéraire.

N. TERZAGHI, *Per la storia della satira* : Torino, Edizioni de « l'Erma », s. d., 166 p. in-8°.

Ce livre est formé de trois études consacrées à Phèdre, Pétrone, Martial, encadrées entre un chapitre d'introduction, où sont retracés à grands traits les rapports de la satire romaine et de la diatribe ou prédication populaire stoïco-cynique, et un chapitre de conclusion. M. Terzaghi s'est proposé de montrer comment ces trois auteurs, qui ne sont pas à proprement parler des satiriques, ont traité un certain nombre de thèmes qui constituent le fonds commun de la diatribe grecque et de la satire romaine. L'étude de cette morale populaire d'origine grecque et de son influence sur diverses parties de la littérature romaine est à l'ordre du jour. Des ouvrages comme celui de M. André Oltramare sur « les origines de la diatribe romaine », paru en 1926, et celui, tout récent, de M. Throm, *Die Thesis*, ont attiré l'attention sur l'intérêt de ce genre de recherches. Le livre de M. Terzaghi y apporte une utile contribution. On ne saurait dire qu'il fournisse des résultats nouveaux importants; c'est plutôt une bonne mise au point fondée sur une information étendue et sur des analyses pénétrantes, voire subtiles. Dans sa recherche des sources, dans son effort pour remonter, par exemple, de Phèdre à Ménippe par l'intermédiaire d'Horace, de Varron et de Lucilius, M. Terzaghi déploie les trésors d'une ingéniosité qu'on ne peut pas, parfois, tout en l'admirant, ne pas trouver un peu vaine. C'est peut-être parce qu'il en a eu lui-même le sentiment qu'il essaie, chemin faisant, de donner à ses investigations une base méthodologique. Mais combien fragile! Il croit pouvoir formuler l'axiome suivant, qu'il souligne dans son texte, marquant ainsi l'importance qu'il y attache :

En général, on peut être sûr que quand deux ou plusieurs auteurs qui traitent le même sujet ont des points de contact dans des parties qui, présentant des ressemblances quant à l'idée, sont cependant traitées de façon différente, ils remontent à une source unique, utilisée par eux indépendamment l'un de l'autre, suivant les tendances et les finalités de l'art de chacun (p. 75).

Ce critère nous paraît plus que contestable; on n'arrive pas à comprendre pourquoi, si deux auteurs ont entre eux des ressemblances de fond, mais non de forme, c'est le signe qu'ils sont indépendants l'un de l'autre. N'y a-t-il pas d'innombrables exemples d'emprunts directs portant sur l'idée seulement? Mais admettons, pour quelques instants, ce critère d'indépendance. Il nous conduit droit à l'absurde. Deux auteurs (A et B) se ressemblent par l'idée seulement, et cette idée, par hypothèse, est le bien d'un troisième (α) : il est évident que si la forme diffère chez les deux imitateurs, c'est que l'un d'eux au moins — mettons A — n'a imité dans le modèle commun que le fond, et non la forme; il est donc à son égard exactement dans la situation où il se trouve par rapport à B : le groupe Aα et le groupe AB présentent rigoureusement le même aspect : ressemblance de fond, dissemblance de forme. Il faudra donc appliquer à Aα notre critère et remonter à une source plus ancienne. Et ainsi de suite indéfiniment.

Aussi bien ne saurait-on instituer de méthode précise ni sûre pour déterminer dans une œuvre donnée l'influence d'une œuvre disparue. Les études de ce genre, si intéressantes soient-elles et quelle que soit l'acuité des esprits qui s'y livrent, sont vouées, par leur nature même, à ne donner que des résultats incertains et à être des constructions plus brillantes que solides.

Dans une courte Préface, M. Terzaghi s'excuse sur le « but didactique » de son ouvrage de l'ampleur de certains développements. Nous ne sommes pas sûr que l'excuse soit acceptée de tous les lecteurs, et d'aucuns pourraient bien lui reprocher quelque abus de rhétorique. Peut-être a-t-on affaire — mais l'auteur ne nous le dit pas — à la rédaction d'un cours; cela expliquerait l'allure libre du développement et la fréquence des digressions, souvent intéressantes, d'ailleurs : par exemple, p. 62-65, sur l'épigramme; p. 71-81, sur le thème des vœux immoraux; p. 148-151, sur Ménippe et la légitimité — bien douteuse, on l'a vu — des tentatives de reconstitution d'une œuvre perdue à l'aide des imitations qu'on en connaît ou qu'on en suppose. Cette tendance discursive paraît avoir nui à la netteté de la conclusion; à moins qu'il n'en faille accuser l'incertitude foncière de la méthode. Toujours est-il qu'on ne voit pas bien, finalement, dans quelle mesure les éléments satiriques que recèlent les fables de Phèdre, le *Festin de Trimalcion*, les épigrammes de Martial sont empruntés à Horace ou à un répertoire de thèmes diatribiques dont M. Terzaghi croit pouvoir affirmer l'existence (p. 152).

L'ouvrage se termine par un Appendice, où sont étudiés les rapports de la satire II de Perse avec le dialogue pseudo-platonicien connu sous le nom de « second *Alcibiade* », et par un bon Index.

L.-A. Constans.

O. Immisch, *Horazens Epistel über die Dichtkunst* : Leipzig, Dieterich, 1932, VIII + 217 pages.

L'étude de E. Norden parue dans le XL[e] tome de l'*Hermès* (1905, p. 481 et suiv.) sous le titre : *Die Composition und Litteraturgaltung der horazischen Epistula ad Pisones*, a orienté l'exégèse de l'Épître aux Pisons dans une voie nouvelle et définitive. Bien rares aujourd'hui sont les philologues qui n'ont pas renoncé à expliquer les allures déconcertantes de sa composition par « le désordre de la littérature familière » ou « les licences de la poésie ». On sait maintenant que ce désordre apparent recouvre un ordre, mais un ordre auquel ne nous ont pas habitués nos procédés modernes d'exposition : c'est sur le schéma « isagogique » que sont disposées les fines broderies ornant ces prescriptions techniques. E. Norden a rendu un service éminent à la philologie en s'apercevant que les conseils d'Horace s'enferment dans le cadre cher, à partir d'une certaine époque, aux rhétoriques antiques et aux autres traités techniques : *ars-artifex*; que doit être le métier? que doit être l'artisan? L'étroite parenté des *artes* relatifs à deux disciplines aussi différentes l'une de l'autre que le sont l'éloquence et la poésie a été encore mieux mise en lumière par les nombreux ouvrages de G. Fiske et M. Grant sur les relations de Cicéron et d'Horace : de l'abondante documentation qu'ils contiennent se dégage clairement que l'un et l'autre, le poète et l'orateur, ont puisé ou à la même source ou à des courants issus de la même source. M. O. Immisch éclaire encore cette identité d'origine en lui assignant pour cause les doctrines de l'école d'Athènes. Là s'étaient assis successivement le grand Marcus Cicéron, puis son fils, moins glorieux nourrisson de la savante université; Horace l'avait à son tour fréquentée. Il avait comme eux respiré une atmosphère toute pénétrée des doctrines d'Antiochos l'ascalonite et sans doute entendu les maîtres commenter l'Art poétique de Néoptolème de Parion. Les satires et les épîtres sont teintées de ces souvenirs. Ce que nous savons aujourd'hui, grâce aux découvertes de Jensen, sur Philodème et Néoptolème, nous permet d'en distinguer le reflet sinon la lumière directe, et dans l'Art poétique de Néoptolème nous devinons le schéma traditionnel, visible dans l'Épître aux Pisons depuis les derniers travaux des philologues.

Visible? n'oublions pas qu'un procédé cher aux anciens consistait à « cacher l'art ». S'il est maintenant avéré que le schéma est le fil conducteur de l'ensemble, les jointures ne sont pas toujours faciles à distinguer et l'accord n'est pas fait entre les commentateurs sur la manière dont il convient de délimiter les parties.

Le livre de M. O. Immisch nous oriente mieux encore dans le sens de la tradition. Ce ne sont plus seulement deux grandes divisions qu'il reconnaît : *ars-artifex*; il en découvre trois : περὶ ποιήσεως, περὶ ποιήμα-

τος, περὶ ποιητοῦ. Puis il combine, pour expliquer la forme de l'Épître, le schéma isagogique et la composition *desultoria*, spéciale aux *sermones*. Sans s'écarter du plan qu'il avait devant les yeux, Horace ne s'est pas assigné la tâche de le remplir : il opte dans chaque section pour un point qu'il juge principal et en rejoignant ces « morceaux choisis » ne cherche même pas à donner au lecteur l'illusion d'un texte suivi : l'asyndète, les bonds *in medias res*, l'imprévu des débuts et des finales sont sa manière d'éviter la pédanterie. Nous savons toujours en quel lieu nous sommes et vers quel point nous nous dirigeons ; mais nous ne prévoyons pas toujours les spectacles qui nous attendent. C'est l'intérêt, l'intérêt romain, j'entends, qui détermine les choix. M. O. Immisch le montre pour chaque section, et cette étude est le grand mérite de ce livre excellent à peu près de toute pièce. Certaines parties de l'exégèse semblent définitives, par exemple les considérations concernant la nature et l'importance de l'ὕψος dans ce cercle athénien dont les idées ont influé sur toute la rhétorique de l'époque gréco-romaine, de Cicéron à Denys d'Halicarnasse et au Pseudo-Longin. Bien suggestives aussi sont les considérations sur la tragédie, dont l'étude semble parfois égarée dans l'A. P., parce que nous oublions l'énorme production tragique de la fin de la république et de l'époque impériale, à laquelle le temps a rendu une justice méritée en l'anéantissant. Les désirs d'Auguste, qui aurait voulu voir le cothurne romain se hausser au niveau du cothurne grec, n'ont sans doute pas été inefficaces pour l'importance donnée dans l'A. P. à cette section. Mais je regrette de ne trouver dans le commentaire de M. O. Immisch que des allusions insuffisantes à la tradition antérieure ; car enfin pour Aristote la poésie tragique est la poésie κατ'ἐξοχήν. Il est impossible que l'exemple du maître n'ait pas déterminé un usage dont la disparition des représentants intermédiaires a aboli la trace, mais qui émerge chez Horace.

Qu'après cela on soit tenté d'accueillir avec réserve les restitutions problématiques de l'Art de Néoptolème, qu'on reste dans le doute, en dépit de beaucoup de tournures encourageant la croyance : vraisemblablement... probablement... il est nécessaire... on peut croire..., l'auteur ne saurait s'en étonner. Les morts sont les morts et les disparus les disparus. Ces restitutions de l'inexistant n'ont jamais été convaincantes et le besoin ne s'en fait guère sentir. La nouveauté et la solidité de l'ouvrage de M. O. Immisch consiste dans l'éclaircissement de l'ensemble et des parties de l'A. P. Il suffirait d'un ou deux efforts aussi réussis pour que l'Épître aux Pisons cessât complètement d'être pour nous une énigme.

A. GUILLEMIN.

C. BUSCAROLI, *Virgilio, Il libro di Didone :* Milano, Société Dante Alighieri, 1932, XVI + 523 pages.

E. Norden a commenté en 500 pages compactes le VI[e] livre de

l'*Énéide;* M. Buscaroli en consacre le même nombre au IV^e^. Ce sera l'éternel honneur de Virgile qu'un millier de pages soit une goutte d'eau dans la littérature consacrée à l'épopée latine par excellence et que l'admiration, plus encore l'amour des connaisseurs, ne soit jamais lassée. Le rajeunissement incessant de cette critique s'explique par la diversité des points de vue auxquels elle peut se placer. Il en existe deux extrêmes, séparés par d'innombrables positions intermédiaires, le nôtre et celui des anciens. Le nôtre, c'est Sainte-Beuve qui l'a illustré dans la charmante étude dont le souvenir accompagne aujourd'hui toute évocation virgilienne. Il a dit excellemment les sentiments qui ont attendri et attendrissent encore les âmes romantiques, car le romantisme n'est pas mort. Cette position est un peu celle de M. Buscaroli. En lisant son commentaire, si abondamment nourri pourtant de la connaissance de l'antiquité, on perçoit un frémissement à l'approche des sacrifices nécessaires. Non qu'il les refuse, mais il les consent avec un visible effort. Sachons-lui donc gré du plus héroïque : il croit au mariage régulier — j'allais dire bourgeois — de Didon. Il hésite un peu, il est vrai, sur l'explication à en donner : le *flammeum*, la torche d'aubépine et les propos fescennins ont manqué à la cérémonie; il s'agit donc non d'une *confarreatio*, mais seulement d'un *usus*, si je comprends bien. Peut-être aurait-il mieux valu écarter le mariage romain, dont l'apparition de *Iuno pronuba* ne projette que l'ombre sur la scène, et s'en tenir au mariage héroïque, au type, si l'on veut, invoqué par M. Buscaroli lui-même comme le plus proche de Virgile, celui de l'union de Jason et de Médée. La séparation de Didon et d'Énée par la trahison du père des Romains est dans ce IV^e^ livre un point particulièrement délicat. M. Buscaroli n'hésite pas à l'expliquer par la « vocation » supérieure du héros, donc à la comprendre, sinon à l'excuser. Le problème devait être posé plus nettement. Trois éléments, je crois, en contiennent les données : 1° la tradition de la poésie amoureuse, développée, évoluée, affermie d'Euripide à Catulle à travers tout l'alexandrinisme; 2° la tradition épique du héros « héroïque », originaire des poèmes homériques, déviée par les cycliques, par un Rhianos, par un Apollonios, et dont Virgile s'efforce de retrouver la ligne véritable; 3° le thème de l'abandonnée, illustré par tant d'exemples, de la Médée d'Euripide à l'Ariadne de Catulle, dont j'ai essayé de montrer l'étroite parenté avec Didon. Invoquer ici la mentalité que nous ont faite la Roxane de Racine, l'Olympio de Victor Hugo et toutes les modernes victimes de l'amour est une erreur. Bien plutôt faut-il nous refaire une sensibilité morale et esthétique ancienne. Rien n'est moins aisé, j'en conviens, rien surtout n'est moins aisé que de le faire avec détachement, sincérité et bienveillance. C'est à ce prix cependant que l'appréciation des difficultés du IV^e^ livre sera équitable. Puisque j'ai été amenée à signaler ce que

j'estime une lacune, remarquons rapidement quelques-unes de celles qui étaient inévitables dans un ouvrage aussi vaste, recouvrant une bibliographie presque sans limite. M. Buscaroli ne tranche pas la question relative au présage des nymphes qui précède la scène de la grotte. On sait que les commentateurs sont divisés à ce sujet en deux camps à peu près égaux et qu'aucun critère n'a permis jusqu'ici de discerner si l'*ululatio* était de bon ou de mauvais augure. Le problème du *soporiferum papauer* répandu par la prêtresse reste aussi sans décision. M. Buscaroli semble ignorer la solution violente de Ribbeck et l'explication de M. A.-J. Trannoy parue en 1928 dans la *Revue archéologique*. Peut-être, comme l'a suggéré Penquitt, un rapprochement avec l'épisode de Cerbère jetterait-il quelque lumière sur la contradiction. Touchant la toilette d'Énée : *ardebat murice laena | demissa ex umeris...* et celle de Didon : *reginam thalamo cunctantem*, toute explication reste pauvre, si l'on ne se décide à rapprocher l'épisode de celui d'Évandre, qui lui donne son vrai sens esthétique et moral.

Qui a beaucoup glané perd forcément quelques épis. En dépit de certains oublis, la moisson de M. Buscaroli abonde en remarques pleines d'intérêt. Il dégage très vigoureusement, par exemple, l'élément guerrier qui frappe les yeux des Troyens à leur entrée dans la jeune Carthage : les guerres puniques se profilent sur l'horizon. Sans doute faut-il tenir compte du schéma du thème : le même appareil guerrier s'offre à l'entrée de la ville de Latinus. Mais à Carthage le développement est plus abondant et le trait plus appuyé.

Je signale en terminant ce qui est la principale richesse de ce commentaire : l'abondance des passages parallèles ou même identiques cités en chaque occasion. C'est Virgile illustré par toute la littérature latine; le filon s'offre à l'exploitation et qui voudra fixer le sens exact d'une tournure poétique, en constater la fréquence ou les déformations, sera reconnaissant au philologue du labeur consacré à cette récolte.

A. Guillemin.

Basile N. Tatakis, *Panétius de Rhodes, le fondateur du Moyen Stoïcisme; sa vie et son œuvre :* Bibliothèque d'histoire de la philosophie, Paris, J. Vrin, 1931, 2 + 234 pages in-8°.

Sujet infiniment attrayant, puisque aussi bien Panétius, sans parler de son mérite comme philosophe, a été un des ces ponts qui, entre la civilisation hellénique et la civilisation latine, établissent cette continuité, grâce à laquelle nous avons le droit de considérer la Méditerranée orientale comme notre patrie spirituelle.

Sujet décevant aussi, tant il s'en faut que nous possédions les documents qu'il faudrait pour reconstituer cette rencontre, à Rome, du génie hel-

lénique et du génie romain, rencontre autrement importante que tant de rencontres armées, sur lesquelles nous sommes moins incomplètement informés. Et, en ce qui concerne Panétius lui-même, ce maître d'hellénisme dans le cercle des Scipions, nous n'avons que quelques pauvres renseignements, qui ne nous permettent de reconstituer — et encore bien sommairement — que les circonstances extérieures de cette fécondation de la vertu romaine par l'humanité hellénique; tout l'intérieur de ce procès, d'une si considérable importance, nous échappe. Quant à la pensée philosophique du fondateur du Moyen Portique, nous n'avons, à l'exception de quelques titres d'ouvrages, aucun texte authentique; ce qu'on appelle *Panaetii fragmenta*, ce sont en effet des textes de valeur fort diverse et généralement assez médiocre, dans lesquels *se reflète* sa pensée, mais sans que nous puissions savoir avec quelle fidélité (ou infidélité).

Disons donc tout de suite que l'étude de M. Tatakis n'apporte, sur la personnalité, l'activité et la doctrine de Panétius, aucune révélation sensationnelle. Il faudrait, en effet, pour cela, soit la découverte de documents nouveaux, soit l'invention d'un réactif qui permette de discerner à coup sûr ce qui est proprement panétien dans l'œuvre de ceux qui s'inspirent, directement ou indirectement, de ses ouvrages et de son enseignement oral, en particulier dans Cicéron, et, accessoirement, dans Polybe, Sénèque, Plutarque : deux événements dont la probabilité paraît assez faible.

Mais, si M. Tatakis n'a pas fait l'impossible, il a fait tout le possible : en rapprochant, avec ingéniosité et prudence, toutes les bribes d'information utilisables, il nous a donné un ouvrage solide, bien composé et d'une lecture agréable, une mise au point dont il n'est pas imprudent de penser qu'elle restera longtemps l'ouvrage essentiel sur le sujet, celui dont la lecture peut dispenser de tous les autres. (Je ferai cependant une exception en faveur de l'étude de Wilamowitz, en considération de sa valeur littéraire hors pair.)

Après avoir esquissé le cadre dans lequel s'insère et par lequel s'explique, dans une assez large mesure, l'activité philosophique de Panétius (individualisme et cosmopolitisme; recherche de la liberté intérieure, en compensation de la liberté politique perdue), l'auteur nous donne de ce maître, de cet ambassadeur de l'hellénisme à Rome, une biographie critique bien ordonnée, dans laquelle sont condensés les résultats de nombreux travaux spéciaux. Puis, ayant rapidement examiné le problème ardu des sources (il se défend, en effet, d'être un philologue, et ne revendique que la compétence du philosophe), M. Tatakis aborde l'étude de la doctrine du premier philosophe grec qui se soit expressément proposé d'élaborer sa pensée en fonction des événements considé-

rables qui se produisaient alors et sur le plan théorique (la critique incisive de Carnéade, aboutissant à un relativisme si voisin de celui qu'a institué la critique kantienne) et sur le plan de l'histoire (cette unification du monde méditerranéen, dont l'intelligence si nette est le principal titre de gloire de Polybe).

C'est la partie la plus développée et, en même temps, la plus forte et la plus personnelle de l'ouvrage. Par la comparaison constante qu'il établit entre la position philosophique de Panétius et celle de son illustre prédécesseur Chrysippe et de son brillant successeur Posidonius, tous deux si différents de lui, M. Tatakis marque heureusement l'originalité et la signification historique du penseur rhodien. C'est-à-dire d'avoir fait briller une dernière fois, quand déjà le dogmatisme (qui impose dès ce moment aux doctrines philosophiques le caractère de sectes religieuses) et le mysticisme (contre les aberrations duquel la raison méditerranéenne avait déjà cessé de se défendre) en avaient gravement offusqué la sobriété, la nette lumière du rationalisme hellénique. C'est-à-dire de s'être rattaché directement — tout en restant fidèle à l'esprit du stoïcisme, dont il inaugure la seconde époque — à la dialectique à la fois rigoureuse et souple du Platon des dialogues socratiques, et de continuer ainsi la lignée des Socrate, des Anaxagore et des Thucydide. C'est-à-dire encore d'avoir élaboré, quand déjà la bataille engagée par ces grands rationalistes helléniques était décidément perdue, une interprétation philosophique de l'univers dans laquelle s'affirme « un goût esthétique bien nourri, un esprit qui sait qu'à tout contrôle il faut un point, une raison qui a horreur de l'absurde, surtout quand il prend la forme du raisonnable... »

Mais, en même temps qu'il est le dernier des rationalistes grecs, Panétius est le premier des humanistes, c'est-à-dire de ces moralistes qui demandent à l'étude de l'homme de toujours l'affermissement de leur raison et l'enrichissement de leur personnalité. La formule centrale de l'éthique panétienne : l'homme doit vivre en harmonie avec sa nature individuelle et avec la nature humaine en général, définit, en effet, une éthique purement humaniste. Son fondement, c'est la raison humaine; sa méthode, c'est l'étude critique de la nature humaine dans le sujet et dans l'activité de l'espèce; sa fin, c'est la pleine manifestation de l'humanité en l'homme.

Avec Panétius, nous échappons au rigorisme de l'Ancien Portique : qui n'est pas sage est insensé. L'éthique du convenable est une morale pratique, s'adressant à l'homme, à tout homme, pour lui montrer le chemin qui le conduira à la vertu et donc au bonheur; procès illimité, qui a sa fin en lui-même, et qui est la seule fin que la conscience humaine puisse assigner à l'Univers.

Dans un bref épilogue, l'auteur constate qu'après Panétius la raison, dont l'essor impétueux caractérise le grand siècle de l'hellénisme, se tait pour de longs siècles : « Posidonius, comme si la critique de Carnéade n'avait pas eu lieu, présente un système philosophique qui répond à toutes les inquiétudes mystiques de la philosophie populaire. »

En effet, dès cette époque, on délaisse de plus en plus la pensée rationnelle, indépendante, sobre et claire. Plotin va faire oublier Platon et l'heure des thaumaturges va sonner.

Mais si la clarté de la raison n'a pas été complètement offusquée, si le flambeau, renversé, a continué de brûler obscurément jusqu'à ce que le XVI^e^ siècle le relève et en agite la flamme sur le monde moderne, on peut dire que c'est, pour une bonne part, grâce à l'attrait dont a su la parer, une dernière fois — déconsidérée qu'elle était par les excès d'un Chrysippe — le philosophe si humain qui fut le maître d'humanité de Scipion et de ses amis avant d'occuper, à Athènes, la chaire de Zénon et de Cléanthe.

On ne peut donc que remercier et féliciter M. Tatakis d'avoir écrit, avec tant de compétence et d'agrément, ce premier chapitre de l'histoire de l'humanisme européen.

On pourra différer d'avis sur certains points secondaires — ainsi, pour me borner à un exemple, sur l'appréciation de l'importance de l'influence romaine (p. 99 et suiv.). — Mais, comme l'auteur fournit toujours loyalement les pièces du procès, ces divergences ne font qu'ajouter au plaisir de la lecture le charme d'un débat courtois.

Louis MEYLAN.

Histoire.

Lily Ross TAYLOR, *The divinity of the roman emperor* : Philological monographs published by the Amer. Philol. Association, I : Middledon, Connecticut, 1931, in 8°, xv-296 pages, 47 figures.

Une étude sur le culte impérial parue en 1931, quarante ans après le *Culte impérial* de M. l'abbé Beurlier et un quart de siècle après le premier volume des *Cultes païens* de M. Toutain, devrait normalement présenter sur ces livres importants l'avantage d'offrir une réponse plausible à celles des questions touchant à ce sujet qui ont, depuis leur parution, soulevé le plus d'objections dans le monde savant : j'entends le problème des origines de l'institution en Italie et à Rome et celui de la nature des honneurs accordés aux princes, de leur vivant, dans la partie occidentale de l'empire.

A cet égard, ceux qui connaissaient l'activité antérieure de M^lle^ Taylor, son mémoire *The worship of Augustus in Italy during his lifetime* notamment (*Trans. and Proceedings.*, LI, 1920, p. 116-133), ont pu nourrir